



**HAL**  
open science

## Les témoins de Malraux

Jonathan Barkate

► **To cite this version:**

Jonathan Barkate. Les témoins de Malraux. Martine Boyer-Weinmann, Jean-Louis Jeannelle (dir.), Signés Malraux - André Malraux et la question biographique, Classiques Garnier, pp.117-140, 2016, Signés Malraux - André Malraux et la question biographique 978-2-8124-5098-3. hal-01542887

**HAL Id: hal-01542887**

**<https://hal.science/hal-01542887v1>**

Submitted on 23 Aug 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LES TÉMOINS DE MALRAUX

Jonathan Barkate

Toutes ces lettres, un jour, je les ferai relier, ce sera plus commode que de les tenir en éventail dans la main. Je les feuilletterai alors d'un doigt libre, ces petits losanges chiffonnés qui réclament une dîme avant que, gâteuse, je ne me souviennne de rien, ou, ne me soit définitivement absente. La discrétion n'est pas le fort de tous ces futurs universitaires qui m'écrivent – les religieuses, je ne sais trop pourquoi, abondent parmi eux – préparateurs de thèses, dilueurs d'anecdotes, étireurs d'analyses, manieurs de loupes, inventeurs de significations, susciteurs d'interprétations. Je regarde ma vie se disposer selon eux, parfois hideusement, parfois, pourquoi ne pas le reconnaître, assez agréablement. Comment vont-ils monter ces pièces détachées. Quelle marionnette, après des heures minutieuses, va s'animer entre leurs mains de restaurateurs de destins ? Peut-être leur travail serait-il plus facile si je n'existais plus. Tout de même non, je suis parfois, pour eux, la chiquenaude qui anime la bille qu'ensuite ils feront rouler selon leur propre tracé<sup>1</sup>.

Dans le prologue du quatrième tome de ses mémoires, Clara Malraux déplore qu'on ne lui écrive que pour obtenir des précisions sur son illustre mais ancien époux. Consciente néanmoins qu'elle participe malgré elle à la construction d'un mythe, l'auteur du *Bruit de nos pas* inverse avec facétie le processus en partant d'une requête parodique pour reprendre la plume :

« Madame, je m'intéresse à la biographie d'A. M. dans ses rapports avec son œuvre. J'ai lu vos livres. Ils apportent quelques détails intéressants, dont, bien entendu, je ne tiendrai aucun compte, car ils détruisent mes hypothèses.

« Je me permets néanmoins de m'adresser à vous pour éclaircir certains points obscurs concernant les années que vous avez passées avec lui. Ainsi j'ai peu ou pas de documents sur la vie d'A. M. entre son retour d'Indochine et le succès des *Conquérants*. Quels étaient alors vos moyens financiers ? Qui voyiez-vous parmi les célébrités de l'époque ? Quels cafés littéraires fréquentiez-vous ? Quels étaient vos rapports avec les milieux politiques ? Que lisiez-vous ? A. M. était-il particulièrement informé 1°) de la littérature américaine ? 2°) de la littérature anglaise ? 3°) des littératures hottentote, bantoue, mandchoue, kirghize et bengalie ? Avez-vous été témoin de la conversation entre Dieu le père et A. M., conversation qui se situe vers la fin de l'année 1928 ? Cela me semble vraisemblable, puisque de par vos origines, vous pouviez servir d'interprète. Dans ce cas, donnez-moi quelques précisions sur les sujets traités.

« Je compte sur une prompt réponse et d'avance vous remercie. Trouvez, etc. »  
Allons-y, répondons<sup>2</sup>.

Cette mise en garde à l'esprit, il s'agit d'inciter la critique malrucienne à changer le regard qu'elle porte sur les œuvres des témoins afin qu'elles ne soient plus seulement lues comme des sources d'information dépourvues de tout autre intérêt. Comme Fabrice à Waterloo, les témoins n'ont toutefois pas manqué d'être éblouis par l'écrivain et, en dépit de leur sincérité, tous ont été confrontés à la difficulté de le saisir au plus juste. Aussi faut-il envisager la part qu'ils ont prise dans la construction de l'image de Malraux et dans l'invention de la poétique antimémoriale.

---

<sup>1</sup> Clara Malraux, *Voici que vient l'été* (*Le Bruit de nos pas*, t. IV), Paris, Grasset, 1973, p. 11-12.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 17.

## LES TÉMOINS DE MALRAUX DANS LE TEMPS

Recenser tout ce que les témoins de Malraux ont écrit est une entreprise vertigineuse. C'est pourquoi la liste proposée ici se veut moins exhaustive que représentative des types de textes que lui ont consacrés ses contemporains qui l'ont connu. Pour des raisons de cohérence, cette typologie procède par catégories, dont chacune est traitée chronologiquement.

La plus fournie est celle des proches : ancienne épouse, amis et frères d'armes. Parmi les témoins anthumes, Roger Stéphane a été le premier à publier un texte qui ne soit pas une simple étude de l'œuvre. Bien que son *Portrait de l'aventurier : T. E. Lawrence, Malraux, von Salomon* (Sagittaire, 1950) s'attache aux romans et ne constitue pas un témoignage à proprement parler, il trouve sa place ici car son auteur connaît Malraux depuis neuf ans et les analyses qu'il livre sur sa pensée sont fondées sur l'étude de ses personnages, en qui il voit des doubles du romancier<sup>3</sup>. Dans le second volume de ses carnets, *Fin d'une jeunesse* (La Table Ronde, 1954), Stéphane consigne les conversations qu'il a eues avec le colonel Berger les 3 et 4 février 1945 sur le front alsacien au temps de la Brigade Alsace-Lorraine. Bien plus tard, il recueille le fruit de leurs dialogues dans deux volumes parus après la mort de l'écrivain : *André Malraux : entretiens et précisions* (Gallimard, 1984) et *André Malraux : premier dans le siècle* (Gallimard, 1996) – dernier ouvrage lui-même posthume, puisqu'il suit de deux ans le suicide de son auteur. Ce sont ensuite les amis ou anciens amis de Malraux qui témoignent : René-Louis Doyon, libraire et bibliophile qui édita ses premiers articles, dans *Mémoire d'homme* (La Connaissance, 1953) et Roger Ikor dans *Mise au net : pour une révolution de la discrétion* (Albin Michel, 1957). Les années 1960 sont marquées par la parution chez Grasset des premiers volumes du *Bruit de nos pas*, les mémoires de Clara Malraux : *Apprendre à vivre* (1963), *Nos Vingt Ans* (1966), *Les Combats et les jeux* (1969). La publication des trois derniers tomes se poursuit au même rythme dans les années 1970 : *Voici que vient l'été* (1973), *La Fin et le commencement* (1976), *Et pourtant j'étais libre* (1979) – seul ce dernier volume est postérieur à la mort d'André Malraux. En même temps que l'ex-épouse, les amis continuent de se livrer : Nino Frank révèle « Malraux avant Malraux » dans *Mémoire brisée* (Calmann-Lévy, 1967) ; Georges Gabory présente « André Malraux » dans les *Mélanges Malraux miscellany* (vol. II, n° 2, printemps 1970), avant de reprendre ce texte dans *Apollinaire, Max Jacob, Gide, Malraux et cie* (Jean-Michel Place, 1988) et Pierre Bockel, après l'avoir évoqué dans plusieurs conférences, réserve un chapitre de *L'Enfant du rire* (Grasset, 1973) à Malraux en lui confiant la préface de son livre. Plus en marge, Suzanne Chantal fait préfacier *Le Cœur battant : Josette Clotis, André Malraux* par l'ancien compagnon de son amie, quelques mois avant que celui-ci meure.

Les proches de Malraux s'expriment encore abondamment après son décès. Premier témoin posthume, l'ancien aumônier de la Brigade Alsace-Lorraine consacre deux articles à son ami tout juste disparu : « Métaphysique de l'agnostique » dans *Malraux : être et dire* (Plon, 1976) puis « Malraux et la foi » dans *La Nouvelle Revue Française* (n° 295, juillet 1977). Janine Bouissounouse rapporte les propos qu'elle a échangés avec l'écrivain dans *La Nuit d'Autun : le temps des illusions* (Calmann-Lévy, 1977) et Brigitte Friang, l'ancienne attachée de presse du ministre, dévoile *Un autre Malraux* (Plon, 1977). Ce témoignage sera republié en 1997 et reparaitra, revu et augmenté, sous le titre *Petit Tour autour de Malraux* (Éd. du Félin, 2001). Alain Malraux, fils de Roland et Madeleine, se remémore son enfance dans *Les Marronniers de Boulogne* (Plon, 1978), réédité plusieurs fois sous différents titres :

---

<sup>3</sup> « Dans ce qui va suivre, je citerai tout naturellement beaucoup plus les personnages de Malraux que Malraux lui-même, introduisant ainsi dans mon propos un élément d'ambiguïté : un romancier est responsable de ses personnages. Ce n'est point par hasard s'il leur prête tel ou tel propos. Mais il n'est pas pour autant comptable de toutes leurs phrases. Le travail de critique consiste, entre autres, à discerner ce qui est révélateur de ce qui ne l'est pas – ou de ce qui l'est moins. » (Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier : T. E. Lawrence, Malraux, von Salomon*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1965 [1<sup>re</sup> éd. : 1950], p. 231-232).

*Les Marronniers de Boulogne : Malraux, « mon père »* (Ramsay / de Cortanze, 1989) et *Les Marronniers de Boulogne : Malraux, « père introuvable »* (Bartillat, 1996, puis 2001). Dans *Le Temps dévoré* (Fayard, 1980), Denise Tual raconte son expérience sur le tournage de *Sierra de Teruel*, alors que Léon Mercadet revient sur *La Brigade Alsace-Lorraine* (Grasset, 1984) et que Paul Nothomb livre ses souvenirs du temps où il volait sous les ordres du colonel dans *Malraux en Espagne* (Phébus, 1999). Sophie de Vilmorin, le dernier amour de Malraux, se rappelle leur idylle dans *Aimer encore* (Gallimard, 1999). Plus récemment, Madeleine Malraux évoque son ancien époux dans *Avec une légère intimité : le concert d'une vie au cœur du siècle* (Baker street / Larousse, 2012).

En dehors du cercle des proches, les témoins de Malraux sont encore nombreux et se retrouvent dans les différents mondes qu'il a fréquentés. Pilier du gaullisme, l'« ami génial<sup>4</sup> » du Général apparaît dans les mémoires d'hommes politiques et dans ceux de ses anciens collaborateurs au ministère des Affaires culturelles. Malraux est même cité dans *The Memoirs of Richard Nixon* (Grosset & Dunlap, 1978) : croyant que l'auteur des *Conquérants* et de *La Condition humaine* avait connu Mao avant d'écrire ses romans et qu'il en était toujours proche, Nixon l'avait invité afin de préparer son voyage à Pékin et sa rencontre avec le président chinois. En France, l'ancien ministre est cité notamment dans *Il faut vivre vieux* d'André Chamson (Grasset, 1984) et *Tous comptes faits* de Pierre Moinot (Quai Voltaire, 1993) ; il parcourt les trois volumes de *C'était de Gaulle* d'Alain Peyrefitte (de Fallois, 1994-2000) et les cinq volumes du *Journal de l'Élysée* de Jacques Foccart (Fayard / Jeune Afrique, 1997-2001) ; il est enfin au centre de *Sur Malraux : celui qui aimait les chats* d'Émile Biasani (Odile Jacob, 1999) et de *Retrouver Malraux : souvenirs et relecture* de Robert Poujade (Pierre-Guillaume de Roux, 2011).

Mais c'est bien entendu dans le monde littéraire que Malraux est le plus présent, dans les journaux, les mémoires et les chroniques d'écrivains qui l'admirent. André Gide le mentionne dans son *Journal* (Gallimard, 1939-1950). Maria Van Rysselberghe, sous le pseudonyme de Monique Saint-Clair, fait son portrait dans *Galerie privée* (Gallimard, 1947) et lui réserve plusieurs passages des *Cahiers de la Petite Dame* (Gallimard, 1972-1977), tout comme le font Paul Léautaud dans son *Journal littéraire* (Mercure de France, 1954-1966 ; rééd., 1986), André Salmon dans ses *Souvenirs sans fin* (Gallimard, 1955-1961) et Maurice Martin du Gard dans *Les Mémorables* (Flammarion, 1957-1978 ; rééd. Gallimard, 1999). En février 1976, Claude Mauriac évoque la relation entre de Gaulle et Malraux dans le troisième tome du *Temps immobile : Et comme l'espérance est violente* (Grasset), trente ans après son essai critique intitulé *Malraux ou le mal du héros* (Grasset, 1946) et trois ans avant de signer « André Malraux et Charles de Gaulle » dans un ouvrage collectif titré *Malraux* (Hachette, 1979). Comme Roger Stéphane et Claude Mauriac, Romain Gary commence par consacrer un travail critique au romancier dans *Pour Sganarelle* (Gallimard, 1965). Puis, un an après le décès de son modèle, il le célèbre dans « André Malraux ou l'honneur d'être un homme », repris sous le titre « Malraux, conquérant de l'impossible » dans un recueil d'articles posthume sur le général de Gaulle, *Ode à l'homme qui fut la France* (Calmann-Lévy, 1997 ; rééd. Gallimard, 2000). Louis Guilloux fait état de ses rapports avec Malraux dans les deux tomes de ses *Carnets* (Gallimard, 1978-1982) et la publication tardive du *Journal* de Roger Martin du Gard (Gallimard, 1993) rappelle son intimité avec « Le couple André Malraux ».

Il faudrait encore mentionner les quasi-témoins : ces proches qui, à défaut d'avoir écrit des témoignages à proprement parler, ont entretenu une correspondance avec Malraux ou ont consacré des études à son œuvre. Tous ont été suffisamment proches de lui pour être consultés par la critique malrucienne : Marcel Arland, Raymond Aron, Max Aub, José Bergamin, Emmanuel Berl, Albert Beuret, Marc Chagall, Louis Chevasson, Josette Clotis, Édouard

---

<sup>4</sup> Charles de Gaulle, *Mémoires d'espoir : le renouveau*, Paris, Plon, 1970, p. 291.

Corniglion-Molinier, Antoine Diener (alias Ancel), Pierre Drieu La Rochelle, Florent Fels, Claude et Gaston Gallimard, Bernard Groethuysen, Jean Grosjean, Max Jacob, Paul Monin, Pascal Pia, Gaëtan Picon.

Que retenir de cette longue liste indicative ? D'abord les dates et les textes importants. Les témoignages qui s'imposent sont ceux de Roger Stéphane, pour avoir été les premiers, et de Clara Malraux, pour avoir été les plus intimes. Cela explique qu'ils aient été les plus repris par la critique malrucienne. On leur adjointra *Et comme l'espérance est violente* de Claude Mauriac, dernier ouvrage d'envergure écrit du vivant de Malraux, qui fut d'ailleurs consulté par l'auteur au cours de la rédaction. Sur le plan chronologique, un parcours scandé en quatre grandes étapes se dessine. Les entretiens avec Roger Stéphane, tenus dans les années 1940 et parus dans les années 1950, construisent le mythe du grand homme car ce dernier en impose à son jeune admirateur qui n'a de toute façon aucun moyen de vérifier ce qui lui semblait fantaisiste ou embelli. Les années 1960 marquent le retour de Malraux sur la scène littéraire avec la parution des *Antimémoires* en 1967 mais il y a été devancé par son ex-épouse qui a déjà publié deux volumes du *Bruit de nos pas*, dont le second a été assorti d'un compte rendu riche en extraits dans *Les Nouvelles littéraires*<sup>5</sup>. La troisième étape comprend les dernières années de la vie de Malraux : entre 1967 et 1976, l'écrivain s'approprie les outils médiatiques et multiplie les entretiens, les articles, les commentaires, essayant d'imposer une version de sa biographie qui gomme celles des témoins, qui ne cessent de se multiplier. Le plus marquant de ces moments est la série de neuf émissions que Claude Santelli et Françoise Verny tournent avec lui en 1972 et intitulent *André Malraux : la légende du siècle*. Il y joue à son tour le rôle de témoin, livrant ses souvenirs sur les grands hommes, les événements et les écrivains de son temps. Avec son décès en 1976 s'ouvre la dernière période au cours de laquelle la reprise du mythe – chez Bockel par exemple – oscille avec la prise de distance et la démythification – chez Friang notamment –, comme s'il avait fallu attendre sa disparition pour remettre en cause l'image de lui-même qu'il avait contribué à forger. De ce parcours se dégagent deux lignes de fracture : 1967, moment où l'écrivain reprend une parole que les témoins s'étaient appropriée jusque-là et 1976, année où l'absent libère peu à peu les témoins de l'image qu'il leur avait imposée. Cette chronologie établie, il est temps d'esquisser des pistes d'analyse sur la construction de la figure de Malraux par l'étude croisée des témoignages et des *Antimémoires*.

## LA CONSTRUCTION DE L'IMAGE MYTHIQUE DE MALRAUX

Le parcours chronologique en quatre étapes décrit à l'instant a pour conséquence de placer chaque événement sur deux plans temporels, comme dans tout texte à dimension (auto)biographique : le temps raconté et le temps du récit. Le feuilletage se complique d'un niveau supplémentaire à la publication des *Antimémoires*, qui revient sur des événements évoqués par les témoins. À chaque strate temporelle correspond un jeu de réécriture où chacun présente les faits selon son point de vue. Les témoignages jouent donc un rôle dans la construction de l'image de Malraux et dans la poétique du *Miroir des limbes*, bien que ni Clara Malraux, ni Roger Stéphane, ni Claude Mauriac n'y soient cités. En effet, il semble que le fort ancrage biographique de leurs écrits – en particulier celui du *Bruit de nos pas* – ait incité l'auteur des *Antimémoires* à s'en distinguer en prenant l'exact contrepied du genre autobiographique dès le titre de son projet mémorial. Précisant d'emblée la portée de son entreprise, Malraux insiste sur son désengagement du terrain biographique : « que m'importe

---

<sup>5</sup> « Malraux par Clara Malraux », *Les Nouvelles littéraires*, n° 2038, 22 septembre 1966, p. 1 et 13.

ce qui n'importe qu'à moi ? [...] Je ne m'intéresse guère<sup>6</sup> ». Aussi l'antimémorialiste passe-t-il sous silence un certain nombre de moments de sa vie comme le procès indochinois, la guerre d'Espagne ou ses refus successifs d'entrer dans la Résistance pendant les premières années de l'Occupation, qui ont pour point commun d'avoir été vécus avec Clara Malraux et/ou Josette Clotis. Ce choix équivaut à effacer littéralement et littérairement les deux femmes, ainsi que les témoignages relatant ces épisodes. Pour finir de se démarquer de la production constante de ses proches, Malraux réinvente la forme de l'entretien en l'intégrant aux mémoires et réforme le statut du témoin en conversant avec des grands hommes ou avec des anonymes réinventés : Nehru et Mao, le Bonze et Méry. Il n'est pas interdit de penser que ces innovations sont nées de la volonté d'écrire en réaction contre les témoins dont la parole a servi à constituer la biographie fortement investie d'imaginaire d'un certain Malraux. Il suffit pour s'en convaincre de citer une anecdote du *Bruit de nos pas* :

Mon compagnon était misogyne. Je l'ai dit, sans presque m'en rendre compte, dans un entretien avec quelqu'un qui en fit un gros titre, ce dont je m'étonnai. Était-ce cela qui d'abord était apparu de mes réponses aux questions posées ? Il ne me semblait pas<sup>7</sup>.

Tout en se représentant victime du fonctionnement de la presse, Clara Malraux apporte sa caution à la réputation de misogynie de son ancien mari, que chacun s'employait déjà à nier ou à confirmer. Ce passage a pour but de préparer la relecture de plusieurs événements car l'auteur entreprend de se réapproprier une partie de sa vie trente ans après en avoir été dépossédée. À cet égard, son compte rendu de l'épisode de Banteaï Srey ne manque pas d'être ambivalent. Rentrée en France pour organiser la défense du justiciable, la jeune femme enveloppe leur aventure d'un halo mythique en la présentant comme une entreprise littéraire au couple Breton :

L'aventure s'ordonnait selon un éclairage nouveau qui, à mon avis, lui convenait assez. Elle se révélait poétique, en rejoignant une farandole d'autres qui la précédaient joyeusement. Villon, Germain Nouveau, devenaient nos cousins. Nous avions succombé au désir, valeur surréaliste<sup>8</sup>.

À force de démarches et d'entrevues, elle recueille un nombre considérable de signatures de poids au bas de la pétition qu'elle a rédigée en faveur de son époux. Feuilletant la presse indochinoise relative au procès, Clara Malraux cite les propos de son compagnon qui y sont rapportés et qu'elle commente entre parenthèses, avant de retranscrire son anéantissement lorsqu'elle comprend qu'il ne la crédite pas du combat qu'elle a mené pour sa libération :

L'on s'émeut de mon sort dans les milieux intellectuels français [...] et une pétition vient d'être déposée... (en effet, et j'en sais quelque chose !). Vous y relèverez les noms d'Anatole France, de Claude Farrère et quelques autres particulièrement connus des gens d'Indochine. (Mais non, leurs signatures ne figurent pas sous le texte de la pétition. Je n'ai pas pensé à eux, ils n'étaient pas de notre bord.) [...] « C'est pourquoi les signatures dont vous avez parlé ont été réunies grâce à Edmond Jaloux et à André Gide, encore contre ma volonté. »

Soudain, je me sens seule, tout à fait seule dans cette Indochine lointaine. Je m'effondre, sanglotante<sup>9</sup>.

---

<sup>6</sup> André Malraux, *Antimémoires*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 6.

<sup>7</sup> Clara Malraux, *Nos Vingt Ans (Le Bruit de nos pas*, t. II), Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1992 [1<sup>re</sup> éd. : 1966], p. 107.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 227.

<sup>9</sup> Clara Malraux, *Les Combats et les jeux (Le Bruit de nos pas*, t. III), Paris, Grasset, 1969, p. 71-74.

Cette version des faits, imposée par l'aventurier à son retour en France, est reprise dans les témoignages, qui passent sous silence le rôle de sa compagne. Brigitte Friang, pourtant prompte à dénoncer les injustices faites aux femmes, ne dit rien du rôle de Clara Malraux, que Roger Stéphane cantonne au rôle de simple intermédiaire avec l'homme providentiel, Paul Monin. Pour Stéphane, les soutiens parisiens se sont mobilisés d'eux-mêmes : il cite Doyon et Breton puis reprend l'erreur de Malraux en ajoutant Anatole France à la liste des signataires de la pétition portée par Marcel Arland<sup>10</sup>. Cette réécriture de l'histoire a profondément marqué l'auteur du *Bruit de nos pas*, qui y revient à plusieurs reprises pour dénoncer cet accès de « mythomanie<sup>11</sup> » que le passage du temps a fini par légitimer<sup>12</sup> :

Mon passé prenait la forme que lui accordaient les paroles d'un autre. Parfois, il faut le reconnaître, j'intervenais dans ses discours : l'aventure cambodgienne devenait politique ; mon origine allemande avait éveillé des suspicions. L'espionnage était chose si courante n'est-ce pas en ces régions thaïlandaises-khmères ! Mais le plus couramment j'étais rayée du Cambodge. La présence d'une femme européenne – de ma taille et de mon apparente fragilité par-dessus le marché – était peu vraisemblable – on n'en trouvait pas chez Conrad [...]. Quant à la part que j'avais pu prendre dans l'action menée en sa faveur, elle avait purement et simplement été transférée aux Annamites [...]. Après une courte conversation entre André et moi, je comprends que les événements ainsi disposés lui paraissaient plus vraisemblables que la réalité<sup>13</sup>.

L'ambivalence du témoignage de Clara Malraux réside dans le fait qu'elle initie le processus de mythification et qu'elle contribue à l'entretenir en le dénonçant. Juste après la condamnation de son conjoint, elle présente les faits sous un jour littéraire afin de donner de la publicité à l'affaire. Une fois Malraux libéré et rentré en France, c'est à lui d'opérer en romancier privilégiant la vraisemblance à la réalité. Trente ans plus tard, celle qui est désormais son ancienne compagne tente de rétablir la vérité en rapportant les variantes de ce récit et c'est elle qui suggère l'intertexte conradien pour interpréter le silence dont elle est victime. La dénonciation de la reconstruction mythique de l'aventure révèle ainsi sa nature littéraire et le feuilletage temporel qui y a conduit.

Si Clara Malraux n'est pas à l'origine du mythe de l'adhésion de son mari au Kuomintang – l'auteur des *Conquérants* se prévalait d'un rôle important dans le parti nationaliste chinois avant même la parution du roman –, elle a aidé à le diffuser par sa retranscription romanesque d'un banquet de célébration :

« C'est alors qu'au-dehors éclata un grand bruit. » La jolie phrase a l'air de sortir d'un roman de cape et d'épée... Plus d'un an de séjour en Extrême-Orient nous avait accoutumés au bruit, mais point encore au bruit qui nous était destiné. Or le vacarme qui alors nous atteignit devait [...] célébrer notre entrée dans les Kuo-Min-Tang. D'un coup, sans initiation, sans enseignement, nous pénétrions dans une communauté ; il devait en aller de même pour les premiers chrétiens : ils adhéraient à une foi, cela suffisait. Mais on ne célébrait pas leur baptême dans l'éclatement lumineux des pétards ; ce qui fut le cas pour notre adoption chinoise<sup>14</sup>.

<sup>10</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : premier dans le siècle*, Paris, Gallimard, 1996, p. 37-38.

<sup>11</sup> Clara Malraux, *Nos Vingt Ans*, *op. cit.*, p. 187.

<sup>12</sup> Les biographes de Malraux ont toutefois rendu justice à son ancienne épouse : Jean Lacouture évoque « la pétition de Clara puis l'impressionnante liste de signatures qui lui faisait suite » (*Malraux : une vie dans le siècle*, Paris, Le Seuil, 1976 [1<sup>re</sup> éd. : 1973], p. 61) et Olivier Todd « une lettre de protestation rédigée par Clara, aidée par Breton et Monin ». (*André Malraux : une vie*, Paris, Gallimard, 2002 [1<sup>re</sup> éd. : 2001], p. 78).

<sup>13</sup> *Id.*, *Voici que vient l'été*, *op. cit.*, p. 92-93.

<sup>14</sup> *Id.*, *Les Combats et les jeux*, *op. cit.*, p. 118-119.

Introduite par une référence romanesque, l'invention repose sur une fanfaronnade de Gascon – personnage type des romans de cape et d'épée – et sur l'élargissement au temps mythique des premiers chrétiens. Bien qu'elle se garde d'attribuer aux nouveaux élus des fonctions éminentes au sein du parti, Clara Malraux a convaincu Roger Stéphane, qui la cite généralement très peu, de se fonder sur son témoignage : après avoir noté que les époux « sont officiellement intronisés dans le Kuo-min-tang et reçoivent les fonds nécessaires au financement de leur journal : *L'Indochine* », Stéphane renvoie en note au *Bruit de nos pas* : « Clara Malraux évoque cette intronisation dans *Nos vingt ans*<sup>15</sup> ». L'instigateur du mythe ne fait pourtant mention d'aucune adhésion lorsqu'il se souvient dans les *Antimémoires* « des délégués du Kouo-min-tang de Cholon [...] venus en file nous inviter à quelque banquet chinois<sup>16</sup> ». Il en est de même dans la biographie de Jean Lacouture : le banquet est mentionné mais aucune trace d'une adhésion au Kuomintang alors que Clara Malraux est citée<sup>17</sup>. Quant à Olivier Todd, il se contente de contester le rôle éminent que le romancier s'est attribué au sein du parti<sup>18</sup>. Étonnante situation où les critiques ayant relayé cette adhésion n'ont pu se fonder sur aucun écrit de Malraux mais sur ses silences et ses non-dits qu'ils ont cru confirmés par certains textes de ses proches.

Autre mythe au fondement romanesque : la destruction d'une ou de plusieurs œuvres par la Gestapo. Parmi les témoins d'envergure, seule Clara Malraux n'en dit rien, peut-être parce qu'elle était déjà séparée de l'écrivain, qui s'est confié tour à tour à Roger Stéphane et à Claude Mauriac. Au cours de l'entretien du 4 février 1945, le premier note dans ses carnets : « Malraux me dit que les Allemands ont pris sa *Psychologie de l'art*, son tome II de *la Lutte avec l'ange* et sa bibliothèque<sup>19</sup> ». Diariste lui aussi, Claude Mauriac a noté une affirmation sensiblement identique pour les deux mêmes titres à la date du 6 novembre 1945 : « À l'exception de quelques notes [...], il ne demeure plus rien de son travail dont, comme cela aussi est arrivé pour la suite de son dernier roman, "la Gestapo a fait des papillottes"<sup>20</sup> ». Quelques mois plus tard cependant, à la date du 19 mars 1946, la liste est allongée : « Après m'avoir longtemps parlé de ses manuscrits perdus : le *T. E. Lawrence*, le tome II de *la Lutte avec l'ange*, *la Psychologie de l'art*, détruits par la Gestapo, il me dit que c'est sans doute à ce dernier ouvrage qu'il va s'attaquer de nouveau<sup>21</sup>... » Revenant à la conversation du 4 février 1945, Roger Stéphane en donne une version quelque peu différente dans *André Malraux : entretiens et précisions* :

Ce soir-là, Malraux m'avait confié que dans les vicissitudes de sa clandestinité, il avait égaré – à moins que les Allemands ne le lui eussent pris – le manuscrit de la *Psychologie de l'art*. L'a-t-il retrouvé ? l'a-t-il reconstitué<sup>22</sup> ?

Malraux a donné lui-même une dernière version de cet épisode dans ses *Antimémoires*, ne citant pas d'autre texte disparu que la suite des *Noyers de l'Altenburg*, « début d'un roman dont la Gestapo a détruit trop de pages pour que je les récrive. Il s'appelait *La Lutte avec l'ange*<sup>23</sup> ». Si la liste des ouvrages supposément détruits n'est jamais la même, tous ont été

<sup>15</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : premier dans le siècle*, op. cit., p. 40.

<sup>16</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 322.

<sup>17</sup> Jean Lacouture, *Malraux : une vie dans le siècle*, op. cit., p. 71-72.

<sup>18</sup> « L'écrivain a de l'avance sur l'homme qui continue à laisser croire qu'il fut un membre éminent du Kuomintang nationaliste. » (Olivier Todd, *André Malraux : une vie*, op. cit., p. 196).

<sup>19</sup> Roger Stéphane, *Fin d'une jeunesse*, Paris, La Table Ronde, 2004 [1<sup>re</sup> éd. : 1954], p. 86.

<sup>20</sup> Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente (Le Temps immobile, t. III)*, Paris, Grasset, 1976, p. 214.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>22</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : entretiens et précisions*, Paris, Gallimard, 1984, p. 100.

<sup>23</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 13.



entrepris au cours de la retraite du romancier de 1940-1943 et tous sont demeurés inachevés. En se peignant comme une victime de l'occupant, Malraux fait commencer son combat contre lui avant son engagement armé de mars 1944, tout en donnant un statut littéraire à ses œuvres abandonnées. C'est une façon d'écrire un chapitre supplémentaire du roman de sa lutte contre l'oppression, à lire en parallèle des morceaux de bravoure que constituent ses confrontations avec la Gestapo et les officiers de la Wehrmacht dans les *Antimémoires*.

Scène emblématique entre toutes, la rencontre avec le général de Gaulle a été racontée différemment par les témoins. Écartons d'emblée la version donnée dans *Le Bruit de nos pas*, seule à avoir pour cadre les secondes funérailles de Léo Lagrange, ami du couple tué au début des combats en 1940. N'ayant pas assisté à l'événement pour ne pas mettre Madeleine Lagrange dans l'embarras au moment d'être placée dans la même tribune que son ancien époux, Clara Malraux n'est pas entièrement fiable :

André, donc ne me rencontra pas au cours de cette cérémonie ; il rencontra en revanche l'homme du 18 juin. C'est alors qu'en toute simplicité ces deux incarnations d'un même besoin d'éternité se serrèrent fraternellement la main<sup>24</sup>.

Pierre Mauroy indique que cette commémoration se tint salle Pleyel le 9 juin 1945, date anniversaire de la mort de Léo Lagrange<sup>25</sup>. Or, ni la date ni la scène ne reviennent sous la plume de ceux qui rapportent la rencontre, qui eut lieu le 18 juillet 1945, comme l'a révélé récemment Alexandre Duval-Stalla<sup>26</sup>. Chez lui comme chez les autres témoins, la version des *Antimémoires*<sup>27</sup> fait foi, les avis ne divergeant que sur l'implication des Mauriac, père et fils, absents du texte de Malraux. Voici comment Roger Stéphane rend compte de l'événement :

J'ai longtemps pensé que le fils de François Mauriac, Claude, avait été à l'origine de la première rencontre de Malraux et du général de Gaulle :

– Non, c'est une blague ! On l'a dit, mais c'est une blague.

Dans les *Antimémoires*, Malraux raconte comment il rencontra, chez son vieux complice Corniglion-Molinier, Gaston Palewski devenu directeur de cabinet du général de Gaulle, chef du Gouvernement provisoire de la France, et le capitaine Guy, aide de camp de De Gaulle. C'était quelques jours après le congrès des mouvements de Résistance. Le discours que tint Malraux à ses interlocuteurs dut être assez persuasif puisque, quelques jours plus tard, l'un de ceux-ci, venu chez Malraux, demanda de la part du général de Gaulle et au nom de la France si Malraux acceptait d'aider le chef du gouvernement<sup>28</sup>.

Ce récit s'en tient à la version donnée par Malraux mais il pose un problème de datation puisque le Congrès du Mouvement de Libération Nationale – que Stéphane appelle « le congrès des mouvements de Résistance » –, au cours duquel l'orateur intervint pour soutenir le gouvernement du général de Gaulle, se tint en janvier 1945. Il n'est donc pas vraisemblable que les prémices de la rencontre aient eu lieu « quelques jours plus tard ». En outre, Claude

---

<sup>24</sup> Clara Malraux, *La Fin et le commencement (Le Bruit de nos pas, t. V)*, Paris, Grasset, 1976, p. 150.

<sup>25</sup> Voir Pierre Mauroy, *Léo Lagrange*, Paris, Denoël, 1997, p. 189.

<sup>26</sup> « Tous les biographes d'André Malraux situent cette rencontre début août 1945. Or, les archives du Gouvernement provisoire font apparaître que le "colonel André Malraux" a été reçu en audience une première fois le 18 juillet 1945, une deuxième fois le 3 août 1945, puis le 1<sup>er</sup> septembre 1945, le 29 septembre 1945 et le 22 octobre 1945. » (Alexandre Duval-Stalla, *André Malraux et Charles de Gaulle : une histoire, deux légendes*, Paris, Gallimard, coll. « L'Infini », 2008, p. 19).

<sup>27</sup> André Malraux, *Antimémoires, op. cit.*, p. 89-97.

<sup>28</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : entretiens et précisions, op. cit.*, p. 119.

Mauriac affirme avoir joué un rôle dans cette « rencontre historique, restée énigmatique<sup>29</sup> » et reproduit un dialogue dans lequel Malraux en convient :

- Il y a aussi la version de mon père, vous vous souvenez, elle recoupe la vôtre...
- Vous y étiez mêlé, oui.
- Tout se serait passé ainsi : François Mauriac aurait rencontré un de vos proches à votre retour de la guerre, Chamson, peut-être, ou Corniglion. Il lui aurait dit votre gaullisme. Et mon père m'a dit, à moi : « Malraux n'attend qu'un signe... » Je l'ai aussitôt rapporté à Claude Guy. Vous connaissez la suite<sup>30</sup>.

Mauriac cite ensuite la version de Palewski dans laquelle Corniglion-Molinier, ancien pilote des aventures yéménite et espagnole puis de la France libre, établit le contact entre l'entourage du Général et Malraux, préalable à la rencontre des deux hommes. Tout ceci se serait passé sans l'assentiment de De Gaulle, qui redoutait un refus, ce dont Malraux prit conscience tardivement :

C'est alors que, sans aucune raison, je devinai que le général de Gaulle ne m'avait *jamais* appelé. J'en ai reçu la confirmation quelques années plus tard. Nous fûmes les personnages d'une curieuse intrigue, qu'il pressentit sans doute avant moi. Je pense que lorsqu'on me transmet son appel supposé, on lui transmet le mien, qui ne l'était pas moins<sup>31</sup>.

Cette implication de tous les protagonistes ainsi que le quiproquo orchestré par les proches du Général sont désormais admis<sup>32</sup>. En revanche, si personne ne tient la conversation figurant dans les *Antimémoires* pour authentique, tout le monde s'y reporte faute de sténographie de l'entretien...

D'après Claude Mauriac, Georges Pompidou voyait en Malraux un concurrent animé d'ambitions politiques mais dépourvu de toute capacité d'organisation. Moins prosaïque, Romain Gary était fasciné par le pouvoir poétique du maître jongleur dont la quête d'absolu est d'autant plus belle qu'elle ne peut être que malheureuse :

– Je vais m'assurer qu'André n'a pas deux autres candidats sur le même poste [...]. Vous le connaissez : il jongle toujours avec trois boules qu'il laisse tomber les unes après les autres<sup>33</sup>...

Lorsque je vois Malraux, le plus grand de nous tous, jongler avec ses balles comme peu d'hommes ont jonglé avant lui, mon cœur se serre devant sa tragédie, celle qu'il porte écrite sur son visage, au milieu de ses plus brillants exploits : la dernière balle est hors de sa portée, et toute son œuvre est faite de cette certitude angoissée<sup>34</sup>.

Bien que le successeur du général de Gaulle ne soit jamais cité dans les *Antimémoires* – où Malraux affirme à la fois sa virtuosité et sa stature d'homme d'État, tout en clamant son mépris pour les politiciens –, sa rivalité avec l'antimémorialiste contribue à construire la poétique antimémoriale. À l'image du Général, Malraux se présente comme une figure

---

<sup>29</sup> Claude Mauriac, « André Malraux et Charles de Gaulle », dans *Malraux*, Paris, Hachette, coll. « Génies et réalités », 1979, p. 133.

<sup>30</sup> Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente*, op. cit., p. 158-159.

<sup>31</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 103.

<sup>32</sup> Voir Olivier Todd, *André Malraux : une vie*, op. cit., p. 538-540 et Alexandre Duval-Stalla, *André Malraux et Charles de Gaulle*, op. cit., p. 26-31. Jean Lacouture, quant à lui, n'évoque pas les Mauriac (voir *Malraux : une vie dans le siècle*, op. cit., p. 321-324).

<sup>33</sup> Propos de Georges Pompidou rapportés par Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente*, op. cit., p. 20.

<sup>34</sup> Romain Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1980 [1<sup>re</sup> éd. : 1960], p. 132.

politique d'une envergure bien supérieure à celle des barons gaullistes car lui seul entretient une relation privilégiée avec de Gaulle et lui seul est envoyé auprès des Mao, des Nehru, des Kennedy chargé d'une double mission, politique et culturelle. Lors de son voyage asiatique de 1958, faisant office de ministre des Affaires étrangères ou d'ambassadeur, il doit expliquer les événements qui ont conduit le libérateur à revenir au pouvoir<sup>35</sup>. Il s'en acquitte auprès de Nehru, en insistant sur la situation algérienne : « C'est le général de Gaulle qui fera la paix en Algérie<sup>36</sup> ». Alors que la France n'a pas encore rejoint l'Inde dans ses efforts pour échapper à l'antagonisme qui oppose l'Est et l'Ouest, il s'agit de renforcer les liens entre Paris et New Delhi dans un monde où la France est encore une puissance coloniale contre laquelle s'érige Nehru, figure de l'indépendance indienne et champion de la décolonisation à la tête des pays non-alignés, regroupés depuis la conférence de Bandung (1955). La rencontre de Malraux avec Mao en 1965, bien qu'improvisée<sup>37</sup>, fait suite à la décision audacieuse du Général de renouer les liens avec la Chine en pleine guerre froide. Pour sceller ce rapprochement qui marque l'indépendance de la France à l'égard du bloc occidental et celle de la Chine envers le bloc soviétique, Malraux fait dire à Mao que de Gaulle est l'un de ses « quelques amis lointains<sup>38</sup> ». Mais le représentant français ne se cantonne pas à un travail de diplomate car c'est à l'Inde et à la Chine éternelles qu'il s'adresse au nom de la France. Très minoritaires, les conversations politiques laissent une place prépondérante aux réflexions sur l'art et l'histoire des trois pays : c'est ici la « mission de rayonnement<sup>39</sup> » du ministre en voyage qui fait la particularité des entretiens des *Antimémoires*. Si les dialogues y ont peu de part, c'est que l'auteur aime à résumer la pensée de ses interlocuteurs et à la fondre dans ses propres méditations. Il s'agit moins pour lui de rendre compte d'un échange que de le recréer, en n'abordant la politique que de biais : envoyé politique, il procède en artiste, rôdant un procédé qu'il poussera à son paroxysme dans *Les Chênes qu'on abat...*, où les propos des protagonistes se mêlent au point d'être parfois impossibles à attribuer. Pour toutes ces raisons, lorsqu'il voyage à l'étranger, Malraux ne représente pas seulement le général de Gaulle et la France : il incarne véritablement la culture et le génie français, moins en sa qualité de ministre des Affaires culturelles que par son statut de grand écrivain et par ses connaissances encyclopédiques. Se peignant ainsi, le jongleur virtuose sous-entend que ses *Antimémoires* dépassent les mémoires traditionnels d'hommes politiques, incapables de viser aussi haut que lui, tant sur le plan artistique que sur le plan politique. L'absence de Pompidou et consort est donc paradoxalement au fondement de la poétique antimémoriale car Malraux est tout ce qu'ils ne sont pas : lui n'est pas un politicien mais un artiste – ce que Pompidou semble avoir oublié, trois ans seulement après lui avoir consacré une anthologie<sup>40</sup>.

---

<sup>35</sup> « M. Malraux sera fréquemment interrogé sur les événements qui se sont déroulés pendant ces derniers mois en France et dans les pays dont le destin est associé au nôtre. Il est tout particulièrement qualifié pour faire comprendre le sens profond et la portée véritable de ce qui a été accompli. » (Télégramme du 13 novembre 1958 adressé par le général de Gaulle aux ambassadeurs de France en Inde, en Iran et au Japon. Reproduit dans Charles de Gaulle, *Lettres, notes et carnets*, t. VIII, Paris, Plon, 1985, p. 128-129. Cité en note par Marius-François Guyard, *Antimémoires*, op. cit., p. 1182-1183).

<sup>36</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 145.

<sup>37</sup> La lettre du général de Gaulle adressée au président chinois, Liou Shao-shi, « est datée du 22 juillet 1965, soit du jour-même où le maréchal Chen-yi recevait Malraux. [...] La "mission" du ministre a été imaginée bien après son départ pour une croisière de détente ». (Note de Marius-François Guyard, *Antimémoires*, op. cit., p. 1212).

<sup>38</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 422.

<sup>39</sup> Télégramme cité, *Antimémoires*, op. cit., p. 1182.

<sup>40</sup> André Malraux, *Pages choisies*, Paris, Hachette, 1955.

## LE TEMPS DE LA DÉMYTHIFICATION

Le passage du temps et la publication concurrente des témoignages et des *Antimémoires* entraînent des différences majeures dans le portrait qui se dégage de Malraux. L'antimémorialiste tend à effacer son image d'aventurier ainsi que sa vie en Indochine et en Espagne. Courageux et intrépide, le romancier construit son œuvre autour de ces valeurs et invite à la lire sous cet angle comme en témoigne le titre du *Portrait de l'aventurier*, appliqué par Roger Stéphane à ses personnages et à sa conception de l'homme. La réédition de ce texte en modifie toutefois la portée. En 1950, les pages concernant l'auteur des *Conquérants* ont pour titre « Malraux et la révolution » alors qu'elles sont renommées « Malraux politique » en 1965. Si l'essentiel est conservé, il s'agit désormais d'expliquer la cohérence de la trajectoire du sympathisant communiste devenu ministre gaulliste en précisant ses réserves sur la révolution dès les années 1930<sup>41</sup> et en insistant sur l'action sociale du gouvernement de la Libération<sup>42</sup>. Selon Stéphane, le compagnonnage avec le parti communiste a duré aussi longtemps que celui-ci était un rempart contre le fascisme mais il n'a plus lieu d'être en 1945 lorsque le fascisme est vaincu et que l'Armée rouge menace d'imposer une autre forme de totalitarisme avec les démocraties populaires<sup>43</sup>. En outre, entre les deux versions du texte, l'écrivain s'est rapproché du pouvoir de façon bien plus significative qu'en 1945-1946 : ministre d'État, il est alors indissociablement lié au gouvernement gaulliste. Cette évolution politique de Malraux s'expliquerait par « son goût de l'efficacité » et son adhésion au R.P.F. serait le signe d'« un certain orgueil » car « il pouvait penser, qu'introduit dans un de ces cercles où l'on a véritablement une prise sur les choses, il saurait user des moyens mis à sa disposition<sup>44</sup> ». Le dernier argument justifiant le ralliement de l'intellectuel de gauche à la figure du Général est la fascination semblable que Stendhal, « enfant de la révolution, jacobin démocrate<sup>45</sup> », entretenait pour Napoléon. Antérieure à la parution des *Antimémoires*, cette seconde version en est indépendante mais elle prépare le passage de l'image de l'aventurier à celle de l'homme d'État qui a cours dans le texte mémorial, où Malraux affirme à celui qu'il appelle Clappique – pour avoir été l'un des modèles du personnage de *La Condition humaine* – qu'il a fait son deuil de la figure de l'aventurier :

– Mais les hommes qui ont détruit en moi la puissance poétique de l'aventure, si forte dans ma jeunesse, ce sont les hommes de l'Histoire<sup>46</sup>.

C'est la raison pour laquelle il ne dit rien de son projet d'intervention au Bengale en 1971, qu'il aurait pu mentionner dans *La Corde et les souris* alors en cours de constitution. Brigitte Friang, qu'il avait sollicitée pour être du coup de main, ne se prive pas, elle, de donner les détails de cet épisode qui ne fut qu'un fantasme. Raillant affectueusement l'aventurier de soixante et onze ans, elle souligne l'incongruité de « ce goût des armes, un peu mythique, qu'il avait toujours affiché » :

[...] son acharnement à jouer l'expert en manipulation d'armes diverses [...] n'avait jamais laissé de me divertir. Car imaginer Malraux, ne serait-ce que démontant et graissant un Colt 45, un Bren ou une Thompson, et même une rudimentaire Sten, sous ses chaînes nains de Corrèze, ne pouvait qu'être plaisant, lui qui, tout le prouvait,

<sup>41</sup> « [...] il limite son adhésion à la révolution et non à l'ordre qu'elle prétendra instaurer, non à la conception du monde qu'elle implique [...] » (Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier*, op. cit., p. 238).

<sup>42</sup> « [...] c'est le gouvernement du général de Gaulle qui nationalisa les plus grandes banques, les houillères, la Régie Renault, institua la sécurité sociale... » (*Ibid.*, p. 244).

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 244-245.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 245.

<sup>46</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 315.

n'était pas particulièrement doué pour la mécanique. Démonter la vis du réservoir à essence de son briquet dépassait déjà, et de loin, ses capacités en bricolage. [...] Mais cet intérêt, outre qu'il ressortissait à l'apanage traditionnel de la virilité, par faisait sans doute, dans son esprit, son image de guerrier<sup>47</sup>.

Le témoignage de l'ancienne attachée de presse du ministre qui égratigne son image de franc-tireur par une comparaison triviale à la particularité de paraître après sa mort. Ce repère marque donc le début du temps de la démythification. Un passage de Claude Mauriac est éloquent à cet égard. Publié une première fois en 1976 alors que Malraux est consulté depuis le début du projet de chapitre qui lui est dédié dans *Et comme l'espérance est violente*<sup>48</sup>, l'extrait concernant les ambitions ministérielles du rival supposé de Pompidou est repris en 1979 mais de façon moins nuancée et sous un jour moins favorable au principal intéressé :

Malraux, en 1958, croyait en un avenir politique possible pour lui. Il a dit un jour, à François Mauriac (qui me l'a raconté) :

– Il n'y a que deux hommes en France, de Gaulle et moi...

De Gaulle lui-même ne devait pas être de cet avis qui ne confia pas à Malraux les responsabilités qu'il aurait souhaitées. Ce qu'il aurait voulu, alors, si je me souviens bien, c'est l'Intérieur. Cela semble déraisonnable ? Qui sait... On ne saura jamais<sup>49</sup>...

Lorsque je le revis, en 1958, il me dit, avec sérieux : « Politiquement, il n'y a que deux hommes en France : de Gaulle et moi. »

Son ambition avouée était d'être appelé par de Gaulle au ministère de l'Intérieur. Celui-ci s'en garda bien, tout en veillant à lui donner toujours en apparence – mais en apparence seulement – la première place à son côté, notamment en tant que ministre d'État, au Conseil des ministres. C'était l'hommage rendu au grand écrivain. Le grand homme politique que Malraux croyait être était moins apprécié. Il en conserva toujours le regret, sinon l'amertume<sup>50</sup>.

Outre qu'elle se passe de l'intermédiaire de François Mauriac, la seconde version affirme ce qui n'est que suggéré dans la première pour révéler la cruelle vérité que l'auteur avait voilée. Il est probable que les modalisateurs présents dans le texte de 1976 aient eu pour fonction de ménager la susceptibilité de Malraux puisque, après sa mort, ils font place à des propos sans concession, comme l'incise entre crochets qui insiste sur l'absence de considération politique du Général pour son ministre.

Le rôle de pivot de la mort de Malraux est encore sensible dans les témoignages de Roger Stéphane parus tardivement. *Entretiens et précisions* (1984) a un statut hybride car une partie de sa matière est anthume – il s'agit des entretiens annoncés par le titre, qui eurent lieu entre 1941 et 1971 –, tandis que l'autre est posthume – ce sont les précisions ajoutées aux retranscriptions des dialogues. Cette dichotomie est propice à des commentaires ou à des notes qui désavouent Malraux, non pas avec une intention polémique, mais par souci d'honnêteté intellectuelle. Dans ces passages, Stéphane entreprend de dissiper le halo mythique dont l'écrivain entendait s'envelopper. S'il reconnaît volontiers l'immense culture de son interlocuteur, il précise les citations inexactes et signale celles qui sont inventées : « J'ai vainement cherché dans *l'Histoire de France* de Michelet cette citation – pour en

<sup>47</sup> Voir Brigitte Friang, *Petit tour autour de Malraux*, Paris, Éditions du Félin, 2001, p. 162.

<sup>48</sup> Voir la lettre du 1<sup>er</sup> mai 1975 de Mauriac à Malraux dans Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente*, *op. cit.*, p. 199.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>50</sup> Claude Mauriac, « André Malraux et Charles de Gaulle », dans *Malraux*, *op. cit.*, p. 154, 156.

indiquer la référence – et ne l’ai pas trouvée<sup>51</sup> ». La démarche n’est pas malveillante : c’est un moyen de rendre justice à l’érudit sans se laisser abuser par ses envolées et son assurance. Cela n’empêche pas que surviennent quelques désaccords, comme ce plaidoyer de Malraux en faveur du beau-père de Baudelaire qui provoque un commentaire dubitatif de Stéphane :

[...] le général Aupick a été des années ambassadeur à Constantinople, une des plus grandes ambassades du Second Empire. D’autre part, il a été ambassadeur par intérim à Londres, c’est-à-dire qu’il a eu la plus grande ambassade de France. [...]

Malraux me semblait, depuis sa participation au pouvoir, manifester un peu trop de révérence pour les grands corps de l’État, pour les hauts fonctionnaires qui servent la République. Je ne suis pas sûr qu’Aupick ne l’épatait pas un peu parce qu’il était ambassadeur<sup>52</sup>.

Il arrive également que les réserves concernent l’œuvre de Malraux. Reprenant l’échange du 3 février 1945 déjà retranscrit dans *Fin d’une jeunesse*<sup>53</sup>, Stéphane le fait précéder de cette remarque désavouant les *Antimémoires* :

Il était déjà tard dans la nuit quand Malraux me raconta son arrestation, le 23 juillet 1944. Il la décrira avec ce qui s’ensuivit dans les *Antimémoires* (II,6). À cette rédaction, postérieure d’au moins douze ans à l’événement, je préfère le récit qu’il m’en fit quelques mois plus tard, plus nerveux, moins littéraire [...]<sup>54</sup>.

On retrouve pourtant les mêmes épisodes : l’interrogatoire au cours duquel le colonel Berger avoue son identité, le simulacre d’exécution, l’interrogatoire entre deux chambres de torture, le transfert à la prison, les séances de torture de ses codétenus et la libération de la prison. Si les faits sont identiques, l’ampleur de leur présentation n’a rien de comparable : deux pages chez Stéphane<sup>55</sup> contre une trentaine dans les *Antimémoires*<sup>56</sup>. Le témoin suggère que cette disproportion est due au passage du temps et à la transposition littéraire du récit oral. Dans *André Malraux : premier dans le siècle* (1996), Stéphane conteste ce qu’il avait accepté sans sourciller au cours d’un entretien de 1967 où Malraux répondait à la question de son attrait pour l’Asie de 1923. L’affirmation selon laquelle « l’histoire était en train de s’y faire<sup>57</sup> » est récusee car « une certaine histoire s’accomplissait en Europe<sup>58</sup> » avec l’occupation de la Ruhr, le putsch manqué de Hitler à Munich, la prise de pouvoir de Mussolini ou la mort de Lénine, remplacé par Staline. Quant à la suite de la réponse – « Je pense qu’à cette époque, pour moi, la Chine et l’Indochine représentaient l’autre pôle de l’esprit<sup>59</sup> » –, elle ne résiste pas à la « nouvelle renaissance<sup>60</sup> » occidentale menée par Claudel et Picasso, Braque et Steinbeck, Freud et Einstein. De là Stéphane conclut que les « raisons invoquées par Malraux sont fausses ; ou, plus précisément, forgées après coup<sup>61</sup> ».

Tout aussi scrupuleuse, Brigitte Friang entreprend de démythifier la figure de son ancien patron dans *Un autre Malraux*. Un an après son décès, elle raconte ce qu’elle a vécu à son contact, sous un titre qui suggère la révélation d’une face cachée. En 1951, après la

---

<sup>51</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : entretiens et précisions*, op. cit., p. 36.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>53</sup> Voir Roger Stéphane, *Fin d’une jeunesse*, op. cit., p. 69-71.

<sup>54</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : entretiens et précisions*, op. cit., p. 115.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 115-117.

<sup>56</sup> André Malraux, *Antimémoires*, op. cit., p. 159-192.

<sup>57</sup> Roger Stéphane, *André Malraux : premier dans le siècle*, op. cit., p. 28.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>61</sup> *Ibid.*

désillusion électorale du R.P.F., la jeune femme part couvrir la guerre coloniale en Indochine en tant que journaliste. Si l'ancien chef de la Brigade Alsace-Lorraine la recommande au général de Lattre de Tassigny, elle regrette qu'il ne l'ait pas introduite « auprès de ses anciens compagnons de route indochinois<sup>62</sup> » mais elle s'explique assez bien cette réserve qui vise à préserver le mythe tout comme le font les silences des *Antimémoires* :

Néanmoins, me donner leur contact n'eût-ce pas été me fournir une clef de la poterne de l'enceinte fortifiée édifiée à coups de silences, de mensonges, de fausses pistes ménagées, de vérités tronquées, d'à-peu-près qu'il n'avait cessé d'élever, dès sa jeunesse, autour de son personnage. [...] Il est remarquable que, dans l'édition originale des *Antimémoires* [...], il ne picore que quelques images parmi ses fertiles années d'avant-guerre de luttes politiques, et de combat physique en Indochine et en Espagne<sup>63</sup>.

De tous les témoins, Brigitte Friang est la seule à ne pas s'arrêter à la fascination de Malraux pour le général de Gaulle, que tous ont observée. Si Roger Stéphane la compare à celle de Stendhal pour Napoléon, Claude Mauriac y voit une mystique commune à tous les gaullistes :

Entre Malraux et moi, Malraux, moi et quelques autres, les vrais gaullistes : ce secret. Incompréhensible pour ceux qui ne sont pas entrés, en ces heures historiques, dans cette fascination, qui n'ont point participé à cette communion, qui n'ont pas retrouvé ce vieux secret oublié, celui de la chevalerie. Si bien que ce qui atteint pour nous à un certain sublime semble ridicule aux non-initiés<sup>64</sup>.

Brigitte Friang, gaulliste elle aussi, a ressenti le poids de cet envoûtement – « Tous, tant que nous étions – et moi la première – brûlions d'admiration pour le général de Gaulle<sup>65</sup> » – mais elle ne s'est jamais oubliée au point de se montrer servile, ce qu'elle regrette devoir reprocher à Malraux :

L'un des sujets de nos préoccupations ou plutôt, de notre étonnement, dans le service, était l'espèce de révérence confite, quasi agenouillée que nourrissait Malraux pour le général de Gaulle. [...] « Je siffle et tu accours », ainsi voyions-nous, à peine caricaturée, l'attitude de Malraux<sup>66</sup>.

Extrêmement déçue par ce renoncement, Brigitte Friang se montre plus virulente que Jean Lacouture au moment d'expliquer l'aveuglement et les contradictions de Malraux sur la guerre d'Algérie. Le biographe avançait la méconnaissance et le désintérêt du ministre à l'égard de la civilisation musulmane ainsi que sa volonté de garder son poste<sup>67</sup> mais Friang affirme que c'est son adoration pour le Général qui lui a fait défendre avec la même vigueur l'Algérie française puis l'indépendance algérienne devant les chefs d'État étrangers :

En réalité, il était ébloui, au sens physique du terme, par le personnage de Gaulle. Touché par la Grâce gaullienne, il admettait, comme les chrétiens souscrivent aux Mystères, d'avalier toutes rondes, de faire siennes et de chanter les positions de De

---

<sup>62</sup> Brigitte Friang, *Petit tour autour de Malraux*, op. cit., p. 102.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

<sup>64</sup> Claude Mauriac, *Et comme l'espérance est violente*, op. cit., p. 164.

<sup>65</sup> Brigitte Friang, *Petit tour autour de Malraux*, op. cit., p. 121.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

<sup>67</sup> Voir Jean Lacouture, *Malraux : une vie dans le siècle*, op. cit., p. 377.

Gaule, fussent-elles évolutives comme elles le furent sur l'Algérie. Ainsi a-t-il suivi pas à pas, et encensé, le nez sur la trace, la politique exprimée par le Général<sup>68</sup>.

Brigitte Friang va plus loin en démontant le mythe érigé par Malraux, coupable « de maquiller sa mémoire, de reconstruire ses souvenirs<sup>69</sup> » :

À Jacqueline Baudrier [...], il n'hésitera pas à affirmer avoir plaidé la cause de l'indépendance de l'Algérie auprès du général de Gaulle et donc, par là, avoir influé sur sa décision. Thèse que la future ambassadrice de l'Unesco soutiendra de la meilleure bonne foi et sans qu'à mon regret, il me soit laissé le loisir de la contredire, tout à la fin d'une table ronde télévisée en direct [...], vingt ans après sa mort<sup>70</sup>.

Compte tenu de la violence du propos, il est permis de se demander si de tels passages seraient parus du vivant de Malraux. Brigitte Friang ne s'est jamais permise, lorsqu'elle travaillait rue de Valois, de faire la moindre remarque au ministre sur son attachement aveugle à de Gaulle ou sur ses positions contestables sur l'Algérie. Cette franchise nouvelle est bien la preuve que de telles révélations ne pouvaient être que posthumes par égard pour l'homme : du vivant de son supérieur, elle respectait une forme de devoir de réserve ; après sa mort, elle peut rétablir la vérité pour rectifier l'image de celui qu'elle admirait, selon l'adage de Figaro que « sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ».

Cette étude a moins pour ambition de révéler un nouveau Malraux que d'encourager à découvrir les textes de ceux qui ont vécu ou travaillé avec lui et de les confronter au projet antimémorial. Seulement ébauchée, la réflexion mériterait d'être étendue à d'autres ouvrages et à l'ensemble du *Miroir des limbes*. Il pourrait être fécond par exemple d'étudier ce que l'écrivain a corrigé dans *Les Chênes qu'on abat...* de l'édition originale de 1971 à la version incluse dans *La Corde et les souris* en 1976 en se demandant si les témoignages faisant état de ses relations avec le général de Gaulle publiés entre ces deux dates l'ont influencé. Pratiquer ces lectures croisées de manière systématique permettrait tout à la fois de retracer la constitution progressive de la figure mythique de Malraux, de délimiter la part qu'y ont prise les témoins et l'antimémorialiste et d'identifier les étapes de sa déconstruction. Enfin, lire ces témoignages différemment contribuerait à les redécouvrir et à rendre caduque la déploration de Paul Celan selon qui « nul ne témoigne pour le témoin<sup>71</sup> ».

---

<sup>68</sup> Brigitte Friang, *Petit tour autour de Malraux*, op. cit., p. 144.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> « Niemand / zeugt für den / Zeugen. » (Paul Celan, « Gloire de cendres », dans *Renverse du souffle* [« Aschenglorie », *Atemwende*, 1967]).